

Zeitschrift:	Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie
Herausgeber:	Schweizerische Asiengesellschaft
Band:	53 (1999)
Heft:	4
Artikel:	Der Schleier als tunesisches Nationalsymbol : zur Emanzipation der muslimischen Frau im kolonialen Tunesien
Autor:	Hunger, Bettina
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-147484

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DER SCHLEIER ALS TUNESISCHES NATIONALSYMBOL ZUR EMANZIPATION DER MUSLIMISCHEN FRAU IM KOLONIALEN TUNESIEN

Bettina Hunger, Universität Bern

Muslimische Frauen auf einem französischen Ball

Am 12. Februar 1927 lud man in der französischen Résidence von Tunis zu einem Ball, und der muslimische Advokat Abdelkader Kebaili wurde an diesem Anlass von seiner Frau und deren jüngeren, noch unverheirateten Schwester begleitet. Zum ersten Mal begaben sich damit in Tunesien muslimische Frauen der Oberschicht unverschleiert in eine grosse gemischsgeschlechtliche Gesellschaft. Und dieses Ereignis wurde denn auch sowohl in der französisch- wie auch in der arabischsprachigen Presse mit grosser Emotionalität diskutiert.

In der *Dépêche Tunisienne* etwa wurde der Auftritt von Madame Kebaili als “historisches Ereignis” gefeiert. Sie beglückwünschte die Kebailis zu ihrem Mut, sich über die “Vorurteile” der muslimischen “Massen” hinwegzusetzen und so zur Emanzipation der muslimischen Frau und zur Verbreitung französischer Lebensart in Tunesien beizutragen. Der Charme und die französische Toilette von Madame Kebaili wurden gelobt, und einzig die Tatsache, dass sie nur Arabisch sprach, wurde bedauernd zur Kenntnis genommen. Um so freudiger hob denn auch die französische Presse die Sprachkenntnisse von Mademoiselle Touhidat hervor, der jüngeren Schwester Madame Kebailis, die im vorhergehenden Jahr ihre Schulbildung mit dem französischen “baccalauréat” abgeschlossen hatte.¹

Abdelkader Kebaili selbst kommentierte die Anwesenheit seiner Frau am Ball der französischen Résidence wie folgt:

Oui [...] ce fut un événement plus sensationnel au regard des Musulmans, qu'on ne peut le supposer.

1 *Dépêche Tunisienne*, 16. 2. 27, zit. in: *Ligue des Musulman Français, Bulletin annuel* 1927, Tunis 1928, S. 88, in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 1814, fol. 95.

Il faut comprendre ce que c'est que de rompre avec une tradition, une tradition car la religion musulmane n'impose pas le voile et la réclusion à nos épouses, mais une tradition tellement enracinée et perpétuée particulièrement en Tunisie qu'elle prend l'aspect d'un dogme.

C'est se prêter à tous les quolibets, à toutes les controverses, c'est sortir de la masse et être traité en hérétique quand il s'agit précisément de la tradition musulmane à l'égard de la femme.²

Gegen den Vorwurf der Häresie hielt er fest: "Mme Kebaili est croyante comme moi, elle professe sa religion. Mais à côté de cette foi, elle a des droits qui ne sont pas incompatibles avec cette foi." Und anders als die "Masse" der Muslime war er der Meinung, dass es "keine Gesellschaft gebe, in der die Frau mehr geachtet und geschützt werde als in der französischen."

Madame Kebaili selbst beschrieb ihren öffentlichen Auftritt einige Tage später: "Je ne regrette pas de l'avoir fait. A la première gêne des regards fixés sur moi a succédé un sentiment de confiance et de sécurité." Und dann hielt auch sie fest:

Le respect que la société française prodigue à la femme, la protection dont elle l'entoure, la déférence et la courtoisie de l'homme à son égard sont davantage perçus par nous Musulmanes qui devons éviter de sortir de nos demeures pour ne pas être effarouchées par les contacts de la rue.

Mes soeurs musulmanes, aussi bonnes musulmanes que moi, car je pratique avec foi et persévérance la religion de mes pères, apprécieraient certainement aussi cette joie de vivre autrement que confinées dans les pièces de leur demeure elles seraient vite à l'aise comme moi et gagneraient outre le plaisir des yeux, la joie infinie d'être la compagne d'un mari qui vous honore et vous respecte, dont

2 *Dépêche Tunisienne*, 21. 2. 27, zit. in: *Ligue des Musulman Français, Bulletin annuel* 1927, Tunis 1928, S. 89-93, in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 1814, fol. 96-98.

vous êtes l'amie en même temps que l'épouse et qui dans tous les actes de la vie vous traite en égale.³

Herr und Frau Kebaili deuteten ihr Verhalten als Beitrag zur Befreiung der muslimischen Frau, und für sie war klar, dass diese Emanzipation in der Adaptation französischer Sitten zu erfolgen hatte. Ihrer Ansicht nach war die französische Kultur diejenige, in der die Frauen am meisten respektiert würden. Weil die französischen Männer zur Höflichkeit erzogen waren, könnten sich Frauen ohne Bedenken in deren Gesellschaft begeben. In dieser Haltung fanden sie auch bei vielen jungen, gebildeten Musliminnen Unterstützung, die sich als Gefangene überholter Traditionen fühlten. So begrüßte im *Petit Matin* eine junge Muslimin in einem langen Leserbrief das Ereignis in der Résidence:

Bravo, Si Abdelkader, bravo pour ce que vous avez osé faire, rompant ainsi avec les vieilles traditions séculaires, qui tenaient la femme musulmane prisonnière et en dehors de la société. [...]

Et puis, ne faut-il pas avoir le courage de ses opinions, et secouer un peu ces usages surannés, pour nous mettre au niveau des nations civilisées qui, non sans raison, nous regardent avec mépris, en nous voyant agir avec cet esprit mesquin conservateur et rétrograde? [...]

Qu'on ne nous dise pas que la religion nous défend de sortir. D'abord, cela est faux et archi-faux. Notre religion est trop belle et trop haute pour nous imposer de pareilles iniquités et nous empêcher de jouir de la vie, à laquelle nous avons droit autant que toute créature humaine. Et la preuve de cela, c'est que dans notre Histoire, nous avons l'exemple de femmes célèbres qui ont combattu aux côtés de leurs nobles époux, le visage dévoilé, pour la gloire de la religion, pour l'indépendance et pour la liberté.

Et même si la religion défendait cela (ce qui n'est pas d'ailleurs, je le répète), que de choses ne voit-on pas se commettre journallement et qui sont vraiment prohibées par l'Islam, et pour lesquelles on n'a que sourires et indulgence!

³ *Dépêche Tunisienne*, 21. 2. 27, zit. in: *Ligue des Musulman Français, Bulletin annuel* 1927, Tunis 1928, S. 89-93, in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 1814, fol. 96-98.

Non, si on veut nous maintenir ces mesures arbitraires, c'est qu'elles ne conviennent que trop à l'égoïsme des hommes, qui s'en trouvent très bien, et ne demandent nullement que ça change.

Mais maintenant les femmes sont trop averties et n'acceptent plus si aveuglement cette entière domination masculine. L'évolution se fait et se fera quand même et malgré l'opposition et la mauvaise volonté de ces esprits bornés et arriérés. [...]

Mais nous ne les craignons pas; il y a déjà un grand pas de fait, et le mouvement ira en s'accentuant toujours davantage, malgré l'opinion de quelques vieux turbans sfaxiens, kairouannais⁴, et autres, qui sont tous, pour la plupart des gens illettrés et prétentieux.

Et à l'exemple de nos soeurs turques et égyptiennes, bientôt nous aurons notre revanche et triompherons de tous les obstacles opposés à notre liberté. Et nous sortirons alors dévoilées et le visage découvert, au vu et au su de tous, malgré le fanatisme de certains esprits arriérés.⁵

Die junge Frau schloss dann ihr Schreiben mit einem grossen Dankeschön an Frankreich, “la Nation libérale et protectrice, qui, par l’instruction, nous a donné les armes nécessaires pour nous défendre, triompher, et nous libérer du joug de nos oppresseurs.”

Ganz anders dagegen wurde das Erscheinen Madame Kebailis am französischen Ball in der arabischen Presse bewertet:

Wir haben eine aussergewöhnliche Sache gesehen: Ein Mann nahm eine Tochter aus gutem Hause und warf sie in eine Gesellschaft, in der wir die Anwesenheit einer Frau als grosse Schande betrachten, eine Schande für uns, muslimische Tunesier, da doch unsere Religion einer muslimischen Frau verbietet, sich unter Männer zu mischen.⁶

Ein anderer Kommentator in der gleichen Zeitung sah “die Ehre der tunesischen Nation” verletzt und nahm das Ereignis zum Anlass, gegen den

4 Bezieht sich auf zwei Kommentatoren aus Sfax und Kairouan in der *nahda* vom 25. 2. 27, die Herr und Frau Kebaili heftig kritisieren, vgl. unten.

5 zit. in: *Ligue des Musulman Français, Bulletin annuel* 1927, Tunis 1928, S. 97-99, in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 1814, fol. 100-101.

6 *an-nahda*, 25. 2. 27.

Unterricht für Mädchen an den staatlichen Schulen Stellung zu beziehen. Schliesslich hatten erst die Französischkenntnisse der jüngeren Schwester Madame Kebaili den Besuch des Balles ermöglicht. Die Aufgabe des tunesischen Brauches der Geschlechtertrennung wurde als Entehrung aller muslimischen Tunesier aufgefasst. Der Auftritt Madame Kebailis hätte die Tunesier in ihren religiösen wie nationalen Gefühlen verletzt. Der Schleier und die Geschlechtertrennung wurden in dieser Argumentation als Zeichen des tunesischen Nationalcharakters gewertet.

Doch auch für die Kebailis war die Anwesenheit einer muslimischen Frau an einer gemischtgeschlechtlichen Gesellschaft Ausdruck eines bestimmten Nationalgefühls, hatten sie doch beide die tunesische zu Gunsten der französischen Staatsbürgerschaft abgelegt und Abdelkader Kebaili präsidierte jahrelang die *Ligue des Musulmans français*, die in Tunesien die Muslime mit französischer Nationalität vereinte. Der Auftritt von Madame Kebaili in der französischen Résidence hiess in den Augen der Kebailis auch für die französische Nation optieren. Die Emanzipation der muslimischen Frau konnte in dieser Logik nur in der Annahme französischer Lebensart erfolgen. So wurde die Frage, ob sich eine muslimische Frau unverschleiert in eine gemischtgeschlechtliche Gesellschaft begeben soll, auf beiden Seiten zu einem Symbol, an dem unterschiedliche nationale Interessen abgehandelt wurden. Für oder gegen den Schleier optieren hiess in diesem Kontext für oder gegen die tunesische Nationalität Stellung beziehen. In den kolonialen Verhältnissen Tunesiens wurde das Problem der gesellschaftlichen Stellung der muslimischen Frau von einem nationalen Konflikt überlagert.

Emanzipation und französische Bildung

Die Emanzipation der muslimischen Frau hatte in den Plänen der französischen Kolonialmacht zur Entwicklung Tunesiens denn auch hohe Priorität. So wünschte sich etwa ein hoher französischer Kolonialbeamter in Tunesien:

Plus de servante docile aux vouloirs de Sidi⁷, mais un petit être excipant de ses droits. Plus d'enfant gaspilleuse entre les mains de qui l'argent coule en dépenses inutilement somptuaires, mais une acheteuse avertie qui hante les magasins français et discute les prix. Existence intérieure matérielle organisée à notre exemple: meubles, habillement, catalogues de Paris, romans modernes.⁸

Da die Frau in der islamischen Gesellschaft Tunesiens eine sehr untergeordnete Rolle habe, sei sie für französische Einflüsse besonders empfänglich. Französinnen sollten deshalb ihre muslimischen Schwestern regelmäßig besuchen und ihnen Lektionen in Hygiene, Haushaltsführung und Kindererziehung erteilen. So, hoffte der französische Kolonialbeamte, würden sich Musliminnen allmählich zu "kleinen Wesen" mit einer französischen Mentalität entwickeln. Denn auf die *richtige* Emanzipation der muslimischen Frauen legte er selbstverständlich grossen Wert: Diese sollten sich zu charmanten, modebewussten Französinnen entwickeln, und nicht etwa zu "xenophoben, aufrührerischen und aggressiven" Feministinnen, wie sie zum Beispiel in der ägyptischen Unabhängigkeitsbewegung anzutreffen seien.

Auch die Schulbildung muslimischer Mädchen war für die französischen Kolonialbehörden ein probates Mittel, um die französische Kultur in muslimischen Familien zu verankern. Bereits vor der kolonialen Besetzung waren in Tunesien mehrere katholische Klosterschulen gegründet worden, die auch muslimische Schülerinnen aufnahmen. Da die katholische Kirche in einem islamischen Land keine Möglichkeit zur direkten Missionierung sah, hoffte sie, christliches Gedankengut indirekt über die Schulbildung muslimischer Mädchen zu verbreiten. So sprach 1930 die katholische Zeitschrift *La Revue des Deux Mondes* offen davon, dass über die Erziehung muslimischer Mädchen in katholischen Klosterschulen in muslimischen Familien das Christentum Einzug halten solle:

La femme a peu d'influence encore dans l'Islam, mais la mère en a beaucoup. Des mères nous viennent les résistances que nous rencontrons parfois chez nos jeunes élèves. La condition de la femme change peu à peu dans l'Islam. Déjà la

7 Anmerkung im Original: "Monsieur, Seigneur", nom sous lequel les femmes désignent leur mari.

8 *L'Afrique française*, 1926, S. 551.

monogamie l'emporte tout au moins dans les villes. C'est par la femme que la religion un jour pénétrera le foyer musulman. Car notre religion l'élève et la libère au lieu de la laisser en servage.⁹

Die Anhänger der katholischen Kirche waren sich gewiss, dass die christliche Religion für Frauen die Freiheit bedeute, während der Islam ihr nur eine dienende Rolle zubillige. Wiederum wurde die Annahme der französisch-christlichen Kultur als Befreiung der muslimischen Frau gedeutet.

Neben den kirchlichen nahmen sich bald auch die staatlichen französischen Behörden der Schulbildung muslimischer Mädchen an: 1885 wurde in Tunis die erste staatliche Schule für Mädchen, das Petit Lycée Jules Ferry, eröffnet, das auch von einigen muslimischen Schülerinnen besucht wurde. Und im Jahr 1900 gründete die Frau des damaligen französischen Résident général Louise-René Millet eine weitere französische Schule speziell für muslimische Mädchen, die die Töchter der tunesischen Oberschicht mit der “okzidental Zivilisation” vertraut machen sollte. Dieser privaten Einrichtung folgte ab 1908 die Gründung weiterer staatlicher Mädchenschulen, die speziell für muslimische Schülerinnen gedacht waren und diesen vor allem auch handwerkliche Fähigkeiten vermittelten.¹⁰

Auf diese französischen Bildungsinitiativen für muslimische Frauen reagierten tunesische Männer und insbesondere die tunesische Unabhängigkeitsbewegung mit einigen Vorbehalten: Am “Congrès de l’Afrique du Nord” 1908 in Paris etwa wurde kritisiert, dass die muslimischen Mädchen in diesen Instituten überwiegend von Europäerinnen unterrichtet würden, wünschenswert jedoch wäre eine Erziehung entsprechend der “arabisch-islamischen Zivilisation”, die von syrischen oder ägyptischen Lehrerinnen vermittelt werden sollte.¹¹ Und als zu Beginn der 20er-Jahre die Ecole Louise-René Millet an der Rue du Pacha ein grösseres Gebäude bekommen sollte, stiess sich die arabisch-nationale Zeitung *al-mumattil* daran, dass die französischen Kolonialbehörden für Mädchenschulen grosse Paläste bereit

9 *La Revue des Deux Mondes*, 1. 5. 30, in: M.A.E., Paris: Tunisie 1917- 1940, vol. 664, fol. 151/152.

10 Souad Bakalti, “L’enseignement féminin dans le primaire au temps de la Tunisie coloniale”, *IBLA*, t.53, n°166 (1990), S. 249-274.

11 S. Zmerli, *L’instruction de la femme musulmane: ce qu’elle doit être*, Tunis 1938, Bd. 2, S. 283-290.

stellten, während es für tunesische Männer noch immer keine moderne arabische Universität gebe.¹² Während Bildungsanstalten für muslimische Mädchen und Frauen keine politischen Risiken bedeuteten, waren höhere Bildungseinrichtungen für muslimische Männer längst zu Zentren der tunesisch-nationalen Opposition geworden, und entsprechend zurückhaltend waren die französischen Behörden denn auch damit, die höhere Schul- und Universitätsbildung für muslimische Männer weiter auszubauen. So setzten die kolonialen Verhältnisse in Tunesien die Ausbildung von muslimischen Frauen und Männern in Konkurrenz zueinander, in der gebildeten Muslimin aber hofften die Franzosen eine treue Verbündete für ihre nationalen Interessen zu finden.

Während die Franzosen den Einfluss der französischen Kultur in der muslimischen Gesellschaft über die Bildung der Musliminnen vergrössern wollten, waren muslimische Traditionalisten und tunesische Nationalisten gleichermaßen darum bemüht, die muslimische Frau vom Kontakt mit Franzosen und Französinnen nach Möglichkeit fernzuhalten. Während die Anhänger des Destour eine französische Bildung für muslimische Männer mehrheitlich begrüssten, weil sie sich in der Aneignung der westlichen Wissenschaften die Überwindung des Machtungleichgewichtes zwischen der französischen und der tunesischen Nation versprachen, sollten tunesische Frauen in ihren Augen ausschliesslich nach der islamisch-arabischen Tradition erzogen werden. In der Logik der tunesischen Nationalbewegung wurde die muslimische Frau so zum Symbol der eigenen Kultur, die es gegen äussere Einflüsse und insbesondere gegen die französische Assimilation zu bewahren galt.

Eine französische Frauengesellschaft

Die tunesische Presse sprach sich denn auch nicht nur gegen die Anwesenheit von Musliminnen an gemischtgeschlechtlichen französischen Gesellschaften aus. Selbst als 1923 die Frau des französischen Résident général Lucien Saint muslimische Frauen zu einer reinen Frauengesellschaft in die Résidence einlud, ging durch die arabische Presse ein Schrei der Empörung:

12 *al-mumattil*, 4. 5. 23, in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 2171.

Man ist es nicht gewohnt zu sehen, dass hohe Beamte Kontakt mit unterschiedlichen Klassen der Bevölkerung haben, vor allem bei den Frauen nicht. Es ist deshalb nicht erstaunlich, dass die Nation die Nachricht von diesem Empfang schlecht aufgenommen hat, der – ich glaube dies zumindest – auch nicht im Sinne von Madame Saint war, die doch die Religion der Musliminnen achten wollte, denen Gott gesagt hat: "Bleibt in euren Häusern!"

Madame Saint [...] wenn Sie ohne jede einflussreiche Position wären und wenn Sie dies aus reiner Höflichkeit getan hätten, wir würden nichts sagen. Aber Sie sind die Frau des Repräsentanten Frankreichs, der über die Anwendung der Verträge zwischen den beiden Staaten zu wachen hat: Und nach diesen Verträgen setzt sich Frankreich dafür ein, dass der Kult und die Sitten der Einheimischen respektiert werden. [...]

Die Soziologen und die Politiker verurteilen jeden Versuch, an den Sitten und am Glauben zu rütteln. In ihren Augen ist jedes kulturelle Erbe geheiligt. Warum also diesem Prinzip in Tunesien zuwiderhandeln?¹³

Nach dem *muršid al-umma* sollten die verschiedenen Bevölkerungsgruppen keinen Kontakt miteinander pflegen, insbesondere die Frauen nicht, und um diese soziale Separierung zu erreichen, müssten Musliminnen in ihren Häusern bleiben. Diese soziale Isolation der muslimischen Frau war in seiner Logik ein religiöses Gebot des Islam, das von niemandem in Frage gestellt werden durfte. In den kolonialen Verhältnissen Tunesiens hatte sich das islamische Gebot der Geschlechtertrennung für Musliminnen weiter verschärft, um zu verhindern, dass sie in Kontakt mit Französinnen kamen, sollten sie nun selbst reine Frauengesellschaften meiden. Im *ittihād* wird denn auch deutlich, dass diese rigide Auslegung der Separierung der muslimischen Frau eine direkte Antwort auf die französisch-kolonialen Einflussnahmen war. Dem Kommentar von *Le Temps*, der die Einladung bei Madame Saint als "kleine soziale Revolution" gefeiert hatte, hielt der *ittihād* nämlich entgegen:

Wir kommentieren dies, indem wir sagen: Es gibt hier eine grosse soziale Revolution, und zwar eine destruktive, die unsere nationalen Sitten zerstört und die Separierung der Frauen.

13 *muršid al-umma* 16. 3. 23 in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 2171

Der konservative Charakter der tunesischen Nationalität röhrt – trotz der ungenügenden Bildung und der Europäisierung unserer Gesellschaft – von der Art her, wie die tunesisch-muslimische Frau erzogen wird, die völlig gefeit gegen jeden ausländischen Einfluss lebt.

Wenn ein Besuch der Art stattfindet, wie er von *Le Temps* geschildert und begrüßt wurde, müssen wir uns fürchten und uns vorsehen. Wenn das Ziel so ist, wie es von dieser Zeitung angegeben wurde, so werden die Verteidiger der Nation und der ehrbaren Sitten gut daran tun, dem Einhalt zu gebieten: Denn andernfalls ist es um die Separierung der Frauen und die strengen Sitten der tunesischen Familie geschehen.¹⁴

Das konservative Beharren auf “alten Traditionen” war im kolonialen Tunesien ein Mittel, um dem Assimilationsdruck der französischen Kultur entgegenzuwirken. Die tunesisch-muslimische Frau wurde dabei zur Verkörperung der “reinen”, von jedem französischen Einfluss unberührten tunesischen Kultur, die es um jeden Preis zu bewahren galt. Die strenge Abschottung der Frauen wurde vom kolonialen Kulturkonflikt in Tunesien provoziert. Anstatt die Handlungsspielräume für muslimische Frauen zu vergrößern, haben die französischen Eingriffe in die tunesische Gesellschaft diese weiter eingeschränkt. Die koloniale Konfliktlage machte es denn auch muslimischen Frauen fast unmöglich, für sich mehr Bewegungsmöglichkeiten zu erkämpfen, ohne damit Partei für die französische Kolonialmacht zu ergreifen. Und so wurde dieses Dilemma 1929 in einer öffentlichen Debatte um den Gesichtsschleier der muslimischen Frau offensichtlich, die von den Sozialisten Tunesiens lanciert worden war.

Eine öffentliche Debatte zur Schleierfrage

Eröffnet wurde die kontradiktitorische Veranstaltung im Essor, einem öffentlichen Saal in Tunis, von einem engagierten Plädoyer einer Muslimin gegen den Schleier: Mit Habiba Menchari ergriff zum ersten Mal in Tunesien eine muslimische Frau der Oberschicht unverschleiert in einer öffentlichen Versammlung das Wort und sprach sich gegen die “moralische Degradierung der Frau” in der islamischen Gesellschaft aus. Neben dem

14 *al-ittihād* 2. 3. 23 in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 2171

Schleier machte sie die Diskriminierung der Frau vor allem an deren mangelnden Bildung fest, die insbesondere auch die Ursache für die hohe Sterblichkeit bei tunesischen Kindern sei.¹⁵ Wie die meisten muslimischen Feministinnen Tunesiens erhoffte sich Habiba Menchari von der Annäherung an die französische Kultur die soziale Besserstellung der muslimischen Frau. Und in diesem Sinn richtete auch eine junge muslimische Schülerin ihren flammenden Aufruf zur Emanzipation der muslimischen Frau an die *Ligue des Musulmans français*, die Vereinigung derjenigen Muslime in Tunesien, die die französische Staatsbürgerschaft angenommen hatten:

O Hommes de ce siècle! O Loi impartiale! Emancipez-nous; dégagez-nous du joug tyrannique des traditions aveugles; arrachez-nous à l'esclavage de l'ignorance! [...] Nous voulons participer intellectuellement et moralement à la fécondité de la Société! [...] Nous voulons évoluer comme nos soeurs de France, de Turquie, d'Egypte, de Perse, de l'Afghanistan, de l'Inde [...]¹⁶

In der Folge verlangte sie dann neue Schulen und den obligatorischen Schulunterricht für alle Knaben und Mädchen Tunesiens.

Unterstützung fanden diese Musliminnen in Tunesien vor allem bei der sozialistischen Partei, deren Anhänger jüdischer, christlicher und muslimischer Herkunft waren. Wie die Sozialisten werteten auch die feministischen Musliminnen den „gesellschaftlichen Fortschritt“, in diesem Fall die Bildung und Emanzipation der muslimischen Frau, höher als die nationale Unabhängigkeit des Landes. Die Frauen Tunesiens lebten in einem Gefängnis, von überholten Traditionen eingeengt und tyrannischen Männern unterdrückt. Und wenn Frankreich dazu beitrug, diesem Zustand ein Ende zu setzen, war ihnen auch die französische Fremdherrschaft und Akkulturation recht. Doch die Emanzipation, der sie das Wort redeten, galt gleichermassen für die Frauen aller Nationen, der „zivilisatorische Fortschritt“, den sie anstrebten, war international und gegen die Unterdrückung von Frauen in allen Kulturen gerichtet. Ganz nach dem Muster der französischen Sozialisten sahen sie die Freiheit und Gleichheit aller Menschen

15 *Tunis socialiste* 10. 1. 29; *L'Etendard tunisien* 11. 1. 29.

16 *Ligue des Musulmans français, Bulletin annuel* 1927, Tunis 1928, in: M.R.E., Nantes, Tunisie, vol. 1814, fol. 108-109.

unabhängig von ihrem Geschlecht jedoch gegenwärtig am besten in der französischen Gesellschaft verwirklicht. Die Annäherung der islamischen an die französische Kultur war ihnen denn auch ein wichtiges Ziel. Nicht dass sie glühende französische Patriotinnen gewesen wären oder gar die Herrschaft der französischstämmigen Bevölkerung in Tunesien unterstützt hätten, sie sprachen vielmehr der Gleichberechtigung aller Menschen Tunesiens das Wort, so sollte der obligatorische Schulunterricht endlich auch allen muslimischen Knaben und Mädchen zu Gute kommen. In erster Linie aber suchten sie ihr eigenes Los und das ihrer muslimischen Schwestern zu verbessern. Und dieser Emanzipation der muslimischen Frau ordneten sie die Befreiung der von Männern beherrschten tunesischen Nation unter.

Von Seiten der tunesischen Nationalbewegung wurde dieser feministischen Position denn auch heftig widersprochen: So hielt etwa Youssef Mahjoub Habiba Menchari im *Essor* entgegen, der Koran schreibe der muslimischen Frau das Tragen des Schleiers vor. Es sei göttliches Gebot, dass diese „ihr Glück im Schleier und ihr Leben im Haus“ suche. Was aber von Gott verordnet ist, könne von den Menschen nicht in Frage gestellt werden.¹⁷ Und einige Tage später veröffentlichte der *Etendard tunisien* ein Gespräch mit dem malikitischen Bach-Mufti, in dem dieser die Bedeutung des Schleiers theologisch begründete: In drei Versen des Korans würden die Musliminnen zum Tragen des Schleiers angehalten. Diese Sitte gehe bereits auf vorislamische Zeit zurück, als die Araberinnen der Oberschicht einen Schleier trugen. Der Prophet habe diesen dann allen Frauen unabhängig von ihrem sozialen Rang vorgeschrieben, um in der Gemeinschaft der Muslime eine „gesunde Moral“ zu verankern:

Depuis, toutes les musulmanes portèrent le voile. Et elles ne cessèrent de le porter 1347 ans durant.

Faut-il admettre que toutes ces générations, ont mal compris et mal appliqué le texte du Coran? ... En réalité celui qui voudrait aujourd’hui mettre en doute ces textes appellerait à l’anarchie.

Et celle qui dirait: ‘Moi je ne crains pas de succomber ou de faire succomber, je n’ai que faire du voile’, franchit les limites fixées par la religion musulmane.

¹⁷ *Tunis socialiste* 10. 1. 29; *L’Etendard tunisien* 11. 1. 29.

Et toutes pourraient légiférer de la sorte, chacune, pour son propre compte. Or, la loi est venue fixer et stabiliser les choses et parer ainsi à l'anarchie dans la conduite de l'individu et au sein de la société.¹⁸

Der Schleier aber habe nichts und auch gar nichts mit der Entwicklung und Erziehung der Frauen zu tun. Diese seien im Gegenteil sehr wichtig, gingen doch alle Kinder zuerst bei ihren Müttern zur Schule. Die Frauen bräuchten deshalb unbedingt eine Erziehung und Ausbildung “im Rahmen des Islam,” wie der Bach-Mufti betonte. Gegen eine Bildung der Frau war also nichts einzuwenden, sofern diese den islamischen Traditionen entsprach. Der Wirkungsbereich der Frauen allerdings wurde klar auf das Haus und die Kindererziehung beschränkt, in der Öffentlichkeit hatten sie dagegen nichts zu suchen.

Der Koran, das Wort Gottes, diente in dieser Argumentation der Legitimierung bestehender sozialer Regeln. Religion sei das, was den Handlungsspielraum des Individuums einschränke, die “Anarchie” verhindere und die bestehende Ordnung stabilisiere, sagte der Bach-Mufti explizit. Sie stehe ausserhalb der Verfügungsgewalt der Menschen. Der religiöse Diskurs stellte so gesellschaftlichen Veränderungen ein unveränderbares, göttliches Recht entgegen. In der religiösen Logik wurde die “Revolution im Harem” mit der ewigen Gültigkeit “islamischer Traditionen” bekämpft.¹⁹

Nicht alle Muslime der tunesischen Unabhängigkeitsbewegung griffen jedoch auf diese strenge, religiöse Form der Traditionswahrung zurück. Die Argumentation in Sachen Schleier eines Habib Bourguiba etwa folgte einer anderen, einer entwicklungssoziologischen Logik:

[...] nous sommes en présence d'une coutume entrée depuis des siècles dans nos moeurs, évoluant avec ceux-ci, à la même cadence, c'est-à-dire assez lentement. Or les moeurs d'un groupe, qu'il s'agisse de famille, de tribu ou de nation sont ce qu'il y a de plus inhérent, de plus irrémédiablement subjectif à ce groupe, ce qui le caractérise et le distingue de tous les autres, en un mot ce qui fait son individualité propre, sa personnalité.

18 *L'Etendard tunisien* 1. 2. 29.

19 *L'Etendard tunisien* 11. 1. 29.

Et sur ce fait d'expérience, de poser en termes nets et précis le grand problème social qui a toujours été à l'ordre du jour de nos discussions: Avons-nous intérêt à hâter, sans ménager les transitions, la disparition de nos moeurs, de nos coutumes bonnes ou mauvaises et de tous ces petits riens qui forment par leur ensemble, quoiqu'on dise, notre personnalité? Ma réponse, étant donné les circonstances toutes spéciales dans lesquelles nous vivons, fut catégorique: Non! [...] l'action de l'individu sur les moeurs est extrêmement limitée. Ce qui a été fait par l'action lente et continue des siècles ne peut être défait du jour au lendemain par quelques discussions académiques.

Est-ce à dire que, pour maintenir notre individualité, il faille repousser tout progrès, faire figure d'êtres préhistoriques, de meubles anciens propres tout au plus à attirer la curiosité du touriste? Pas davantage!

L'évolution doit se faire sinon c'est la mort. Elle se fera, mais sans cassure, sans rupture, de façon à maintenir dans le perpétuel devenir de notre personnalité une unité à travers le temps susceptible d'être perçue à chaque moment par notre conscience.

Pour prendre un exemple on peut imaginer qu'il arrivera pour le voile ce qui est arrivé pour le costume arabe auquel nous substituons insensiblement le complet européen. Le complet est entré dans nos coutumes mais après avoir été assimilé par elles. On peut s'en rendre compte par ce fait qu'en adoptant l'habit européen nous n'avons pas l'impression d'avoir rompu avec nous mêmes. Voilà le critérium infaillible du degré d'assimilation d'une coutume. [...]

Le jour où la femme tunisienne, en sortant sans voile, n'éprouvera plus cette impression étrange qui est comme le cri de révolte de son atavisme inconscient, ce jour là le voile disparaîtra de lui-même sans danger car ce dont il était le symbole aura disparu.²⁰

In Bourguibas Argumentation war der Schleier keine religiöse Vorschrift, sondern ein alter Brauch, der neben vielem anderem das Charakteristische der tunesischen Kultur ausmache und die tunesische Nation von anderen Nationen unterscheide. Zwar müsse jede Kultur sich auch verändern und einen Teil ihrer Traditionen auch ablegen, wenn sie nicht zum Museumsstück für Touristen verkommen will. Doch müsse dies langsam geschehen, ohne grössere Brüche mit der Vergangenheit, damit sich die Vorstellung einer durch die Geschichte kohärenten nationalen Kultur halten könne. So

liesse sich auch fremdes Kulturgut integrieren, aber nur in Form einer behutsamen Assimilation an die eigene Kultur und nicht als Bruch, als Revolution, in der die eigenen Traditionen verlustig gingen. Bourguiba unterschlug in seiner Argumentation, dass niemand in Tunesien eine Muslimin zur Entschleierung zwingen wollte, wenn sie selbst an diesem Kleidungsstück festhalten wollte, nur Frauen, die dies wünschten, sollten sich ohne Verhüllung ihres Gesichts ausser Haus begeben können. Ganz ähnlich wie der Bach-Mufti hob er hervor, dass der einzelne im Rahmen der gesellschaftlichen Traditionen nur sehr beschränkt über sein Verhalten frei entscheiden könne. In der Ablehnung des Individualismus waren sich die Sprache des Soziologen und die des Theologen denn auch sehr ähnlich. Bourguiba verteidigte allerdings den Schleier selbst mit keinem Wort, und in ferner Zukunft sah er diesen durchaus verschwinden. Doch die Befreiung der muslimischen Frau aus der Enge des Hauses ordnete er der Bewahrung einer nationalen islamischen Identität unter. „Les hommes d'abord! avant de s'occuper des femmes!\”, fasste ein Parteigenosse Bourguibas dessen Haltung zusammen.²¹

In einer religiösen wie in einer soziologischen Logik sprach man sich in der tunesischen Unabhängigkeitsbewegung für den Erhalt bestehender islamischer Sitten aus. Im „Bruch mit der Tradition“, den die feministischen Musliminnen anstrebten, sahen die tunesischen Nationalisten den Verlust der tunesisch-islamischen Nationalkultur. Während jedoch im religiösen Diskurs der Schleier selbst als göttliches Gebot auch inhaltlich verteidigt wurde, konnte dieser im soziologischen unter anderen Umständen auch abgelegt werden. Nur in der gegenwärtigen Lage, der kolonialen Situation, in der sich die tunesische Gesellschaft befand, wurde hier der Bruch mit dieser Sitte abgelehnt. Solange die Entschleierung der islamischen Frau deren Französisierung bedeutete, wurde sie von einem Habib Bourguiba verworfen, konnte sie aber als innere Entwicklung der tunesischen Kultur aufgefasst werden, wäre sie auch von ihm begrüßt worden. So führten die kolonialen Verhältnisse im Destour verschiedene Lager zusammen, die sich in ihrer Art zu denken und den Zielen, die sie anstrebten, sehr stark unterschieden. Vereint wurden sie jedoch in ihrem Bestreben, den Veränderungen der tunesischen Traditionen entgegenzuwirken, die tunesische Kultur sollte sich nicht in der französischen

21 *L'Etandard tunisien* 11. 1. 29.

verlieren. So brachte der Kolonialismus durchaus zukunftsorientierte Nationalisten dazu, mit den traditionalistischen Kreisen der tunesischen Gesellschaft vorübergehend eine Koalition zu bilden.

In den kolonialen Verhältnissen Tunesiens wurden gesellschaftliche Veränderungen wie die Emanzipation der Frau fremdbesetzt. Traditionalisten und Nationalisten wollten die muslimische Frau nicht zuletzt deshalb im Hause halten, weil sie dort von französischem Einfluss unberührt, das „eigentliche“, „wahre“ Tunesien verkörpern konnte. Die Anliegen feministischer Musliminnen wurden im Rahmen der französischen Herrschaft von nationalistischen Interessen vereinnahmt und desavouiert. Und so dividierte die Konfliktlage einer kolonialen Gesellschaft schliesslich auch muslimische Frauen politisch auseinander, die unter anderen Umständen vielleicht vereint gekämpft hätten. Nun aber griff eine national gesinnte Muslimin unter dem Pseudonym Nejma Ettounisia, tunesischer Stern, ihre muslimische Schwester Habiba Menchari, die sich im Essor gegen den Schleier ausgesprochen hatte, in heftigen Worten an:

Nous retenons de tout son [=Habiba Menchari] discours: 1° Que le hijab est l’entrave principale à l’émancipation de la femme; 2° Que l’émancipation, pour elle, c’est l’assimilation.

Mme Menchari n'est guère matérialiste. Sa dialectique est en défaut et confond les effets et les causes, car elle oublie de dire que, d'après le père lui-même du socialisme scientifique, le mode de production de la vie matérielle conditionne la vie intellectuelle et sociale. Donc les conditions de la vie de la femme tunisienne sont déterminées par le Milieu Social où elle est placée. Au lieu de nous montrer à quelle structure économique correspondait la forme de conscience sociale, elle nous noyait sans pitié dans les flots de ses considérations sentimentales et lançait de pathétiques appels à la volonté des hommes pour opérer une transformation radicale des moeurs. Nous serons un instant matérialistes et nous dirons que la femme tunisienne actuelle est le produit de la société semi-féodal où elle vit; transformer son milieu social, c'est transformer *ses conditions de vie*. [...]

Donc, la question du “hijab” est tout à fait secondaire dans la question d’émancipation de la femme musulmane. Elle est un effet et non une cause. C'est là, et là seulement, que doivent chercher la solution du problème ceux qui désirent la trouver.

Des problèmes plus importants auraient dû être mis à l’ordre du jour par notre conférencière: instruction, éducation. “Instruire et éduquer parallèlement les

enfants des deux sexes” telle est la formule que propose notre compatriote Chedly Khairallah, mais, ajoute Mahjoub, les “instruire en grande partie dans leur langue maternelle.” Oui, dans leur langue d’abord, car il faut qu’ils sachent qu’ils ont une langue qui a des beautés quoiqu’on dise. C’est aux méthodes et aux procédés de l’enseignement que la “Jeune” Mme Menchari aurait dû s’attaquer; mais cela est trop compliqué pour un esprit aussi frivole – pardon, je voulais dire aussi subtil, puisqu’elle prétend être du monde civilisé – qu’est celui de notre conférencière. On s’occupe de la suppression du voile: chose importante et urgente; mais on néglige de s’occuper de l’organisation de l’enseignement dans les écoles franco-arabes, des procédés pédagogiques employés, chose de peu d’importance. Mme Menchari, – notre émancipée dernier cri – proclame à l’appui de sa thèse que les femmes en Egypte sortent dévoilées mais elle oublie que l’instruction qui leur est donnée est *solide*, et qu’elle embrasse *toutes les classes* de la société. Mais, en Tunisie où l’instruction ne fait qu’éclore, on ne pourrait accomplir une pareille révolution sans être jugé d’utopiste.

Aussi, *superficiellement instruites* en général, mes soeurs tunisiennes se trouvent-elles éblouies par la civilisation occidentale, dont elles ne voient que le “*bon côté*” et méprisent-elles “*leurs traditions*”. Ce qui est, entre parenthèses, le cas de Mme Menchari!

Nous voulons donc [...] évoluer dans notre *propre cadre*, en adaptant peu à peu à notre milieu le *beau* de cette civilisation, et en nous souvenant que nous avons une individualité et des liens qui nous rattachent au sol ancestral. A ces conditions là, seulement, l’Aube de demain fera surgir, une femme instruite et émancipée, mais avant tout une Tunisienne.²²

Nejma Ettounisia, Habiba Menchari und die zitierte anonyme Schülerin teilten ihre Bewunderung für die ägyptische Frauenbewegung.²³ Alle sprachen sich für die Gleichberechtigung der muslimischen Frauen besonders auch in Sachen Schulbildung aus, und selbst für Nejma Ettounisia war der Schleier Zeichen einer überholten, sie nennt es “halbfeudalen”,

22 *L’Etandard tunisien* 18. 1. 29, kursive Hervorhebungen im Original.

23 Zur ägyptischen Frauenbewegung vgl. z.B.: Afaf Lutfi al-Sayyid Marsot, “The Revolutionary Gentlewoman in Egypt”, in: Lois Beck, Nikki Keddie (Hg.), *Women in the Muslim World*, Cambridge, Massachusetts and London 1978, S. 261-276; Thomas Philipp, “Feminism and Nationalist Politics in Egypt”, in: ebd., S. 277-294.

Gesellschaftsordnung, die es zu verändern galt. Unterschiedlicher Auffassung waren diese Frauen nur in der Frage, in welcher Gesellschaft die Befreiung der muslimischen Frau erfolgen sollte. Während Habiba Menchari und ihre anonyme Mitstreiterin diese Emanzipation in Form einer Assimilation an die französische Kultur anstrebten, wollte Nejma Ettounisia emanzipierte "Tunesierinnen" ausbilden, die ihrer arabisch-islamischen Herkunft mit Stolz verbunden blieben. Nejma Ettounisia wehrte sich insbesondere gegen die Stilisierung des Schleiers zu einem politischen Symbol. In Unterschied zu Habiba Menchari war sie der Meinung, dass mit dem Verschwinden dieses Kleidungsstückes allein für die tunesischen Frauen noch nicht viel gewonnen war. Die Situation ihrer muslimischen Schwestern wollte sie primär über eine bessere Bildung für alle Bevölkerungsschichten verändern. Und wenn sich erst die Verhältnisse im Bildungsbereich verbessert hatten, würde auch die Sitte der Verschleierung von selbst verschwinden. Die Angriffe Nejma Ettounsias gegen Habiba Menchari richteten sich primär gegen den französischen Habitus, mit dem diese ihr Anliegen zur Verbesserung der Stellung der muslimischen Frau formulierte. Der "*émancipée dernier cri*" einer französisierten Oberschicht stellte Nejma Ettounisia die "gebildete Tunesierin" aus dem Volk entgegen, die der Kultur ihrer Vorfahren und speziell der arabischen Sprache mit Stolz verbunden blieb.

So wurde der Kampf für die Befreiung der muslimischen Frau vom kolonialen Konflikt zwischen französischer und tunesischer Nationalkultur überlagert, und die tunesische Feministin, die selbst in einer historisch-materialistischen Logik dachte, sah sich zu einem Bündnis mit traditionalistischen Männern genötigt, die mit religiösen Argumenten die Frau im Haus und unter dem Schleier halten wollten. Ihre öffentliche Stellungnahme in der Schleierfrage war denn auch in der islamischen Nationalbewegung keineswegs unbestritten: "*L'Etendard tunisien* ne prévoyait pas de collaboration féminine", wurde ihr Artikel im Destour-Blatt eingeleitet, und nur weil er der Linie des Destour entsprach, wurde er einer Publikation schliesslich doch für würdig erachtet. Für differenzierte politische Positionen, die durchaus mit manchen Sitten der tunesischen Gesellschaft brechen wollten, ohne deshalb der Verbreitung der französischen Kultur Vorschub zu leisten, gab es in einer kolonialen Situation nur wenig Raum.

Musliminnen, die sich für die Verbesserung der Lage ihrer tunesischen Schwestern einsetzten, hatten es im kolonialen Tunesien nicht leicht,

wurden sie doch vom kolonialen Konflikt dazu gezwungen, sich entweder auf die Kultur der Kolonialmacht einzulassen oder aber sich mit islamischen Traditionalisten zu verbünden, die eine Veränderung der Geschlechterrollen mit religiösen Argumenten bekämpften. Die koloniale Situation behinderte so progressive Strömungen, die dazu hätten beitragen können, die tunesische Gesellschaft im Innern zu entwickeln und reformieren, und gab den konservativen Kreisen innerhalb der tunesischen Gesellschaft Auftrieb, die jede gesellschaftliche Veränderung nach Möglichkeit bekämpften. Die “Emanzipation der Frau” war in Tunesien französisch besetzt, und wer nicht die Kultur der Kolonialmacht übernehmen wollte, wurde sehr schnell dazu gezwungen, sich auf “unveränderbare islamische Traditionen” zu berufen.

So fesselten die französischen Versuche zur “Befreiung” der muslimischen Frau diese letztlich um so fester ans Haus und an die bestehenden Sitten. Die koloniale Situation hat auf tunesischer Seite gerade eine rigide Auslegung der Geschlechtertrennung favorisiert. In den Augen national gesinnter Tunisier ist die hinter dem Schleier verborgene muslimische Frau zum Symbol für die “wahre”, “eigentliche” tunesische Kultur geworden, die unberührt von jedem französischen Einfluss auch die Zeit der Fremdherrschaft überdauern wird. So fand das europäische Bild von der “unterdrückten Stellung der Frau im Islam” auf tunesischer Seite im rigiden Festhalten an der Geschlechtertrennung seine Entsprechung. Der französische Kampf gegen den Schleier hat diesen zum tunesischen Nationalsymbol stilisiert. Als Symbol zur Durchsetzung unterschiedlicher nationaler Interessen aber galten die Ansichten und Bedürfnisse der betroffenen Frauen auf beiden Seiten nicht viel. Die Logik des kolonialen Konfliktes verhinderte insbesondere, dass sich Frauen wie Nejma Ettounisia, die sich gegen die Verwendung des Schleiers als politisches Symbol aussprachen und eine innere Entwicklung und Veränderung der tunesischen Gesellschaft anstrebten, Gehör verschaffen konnten.

